

ArcInfo – vendredi 21 mai 1026

« Il y a quelque chose de fort qui se vit ici »

Les auteurs chaud-fonniers Jean-Bernard Vuillème et Thomas Sandoz font l'actualité. Le premier voit son premier roman, publié en 1979, réédité. Le second dévoile son nouveau livre. « ArcInfo » les fait dialoguer.

Daniel Droz



J.-B. Vuillème (à gauche) et Thomas Sandoz ont évoqué leur métier et leur dernier livre. Photo : Muriel Antille

« Nous n'avons pas été dans les mêmes cours de récréation, ça c'est clair. » Jean-Bernard Vuillème, 75 ans, le rappelle d'emblée. Il est d'une autre génération que Thomas Sandoz, 59 ans.

Tous deux se connaissent néanmoins depuis un bail. « Je l'ai découvert avant même de l'avoir lu par l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens », dit le premier à propos du second.

« C'est un jeune auteur nouveau qui arrivait et, manifestement, avait beaucoup de choses à dire. »

« Je dois avoir presque l'intégrale des livres de Jean-Bernard dans ma bibliothèque », confie Thomas Sandoz. « Je n'ai pas encore lu 'La Tour intérieure', mais je me réjouis ! »

« A une époque où j'hésitais à 'faire l'écrivain', Jean-Bernard m'a beaucoup aidé, sans le savoir. Il était un modèle pour moi parce qu'il avait ses mandats alimentaires et, en même temps, il construisait une véritable œuvre. »

En ce mois de mai, « ArcInfo » a réuni les deux auteurs de La Chaux-de-Fonds pour un dialogue à l'occasion de la publication de leurs livres.

Jean-Bernard Vuillème voit son premier roman, « La Tour intérieure » réédité. L'original date de 1979.

Thomas Sandoz donne une suite à « Ma sœur se lance dans la chanson » avec « Ma sœur est symphonique ».

Jean-Bernard Vuillème, pourquoi rééditer votre premier roman ?

Jean-Bernard Vuillème : Je n'avais pas 30 ans quand je l'ai écrit, à une époque que nous appelions « l'équilibre de la terreur ». Nous avons peur d'un conflit atomique.

C'était anxiogène, mais il y avait quand même des codes. « La Tour intérieure » reparaît dans une période géopolitiquement chaotique. Cela lui redonne, hélas, une certaine force métaphorique.

Quand j'ai commencé, la plupart des « romans romands » avaient un ton grave, un grand esprit de sérieux.

Jean-Bernard Vuillème, auteur

C'est un récit dystopique sans drôlerie, assez éloigné de mes romans ultérieurs. Mais je l'assume totalement, dans sa radicalité qui me semble faire son intérêt.

Thomas Sandoz, votre suite s'imposait-elle logiquement ?

Thomas Sandoz : Oui, dès le départ, c'était pour moi très clair que j'aurais des personnages récurrents, avec des histoires qui gravitent autour de cette sœur un peu, comment dire... – source de chaos – et c'est peu dire.

J.-B. V. : Il y a des rebondissements incessants, des intrigues qui sont constamment relancées. Il y a une apparence de comédie et une espèce de volonté de scène comique.

T. S. : Chez Jean-Bernard, il y a aussi beaucoup d'humour dans tous ses livres.

J.-B. V. : On a dit que j'avais amené le burlesque dans la littérature dite romande.

Quand j'ai commencé, la plupart des « romans romands » avaient un ton grave, un grand esprit de sérieux. J'avais le sentiment qu'il fallait casser cette noix, exprimer des choses graves et profondes, certes, mais avec un esprit joueur.

Vos œuvres ont été reconnues, vous avez tous deux été primés. Est-ce important ?

T. S. : Ma foi, oui. Un prix, c'est un coup de projecteur toujours bon à prendre. Il est généralement prescriptif, il permet parfois aux lectrices et lecteurs de s'orienter parmi la multitude des nouveautés.

Il y a plus d'autrices et auteurs qu'on le pense, on se croise, on se parle, c'est toujours constructif.

Thomas Sandoz, auteur

Ensuite, un prix, c'est du crédit symbolique qui permet parfois d'obtenir plus facilement une bourse ou être invité ici ou là. On espère un effet d'entraînement.

J.-B. V. : Ce n'est pas aussi difficile qu'à mes débuts, dans le sens que mes livres ont obtenu une certaine reconnaissance.

Mais en même temps, les années passant, je sens se lever un petit souffle de has been... Rien d'une tempête, une sorte de courant d'air qu'on ne peut éviter...

Est-ce qu'on va reprendre la même lutte qu'au début, cette fois pour ne pas se faire oublier ? C'est un questionnement sincère.

N'est-ce néanmoins pas plus difficile de trouver un public plus large en étant basé à La Chaux-de-Fonds ?

J.-B. V. : Je n'ai pas l'impression. Je pense même que La Chaux-de-Fonds est un lieu quasi idéal pour un écrivain. Un peu reclus, mais loin d'être un désert culturel.

On évolue dans un mouchoir en Suisse romande. A entendre certaines lamentations, on pourrait se croire en Sibérie.

T. S. : Dans la région, il y a d'excellentes librairies, un réseau de bibliothèques publiques avec une offre simplement incroyable, des maisons d'édition, de nombreux événements littéraires... Et puis, il y a plus d'autrices et auteurs qu'on le pense, on se croise, on se parle, c'est toujours constructif.

Il y a un terreau fertile et, en littérature, comme pour d'autres expressions artistiques, j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose de fort qui se vit ici.

Avez-vous peur que le livre, en tant qu'objet, disparaisse ?

J.-B. V. : Je suis clairement d'une génération papier. Je peux lire un livre sur une tablette, mais j'aime l'objet livre. Tactile. Il a un poids, une texture de papier, une odeur même...

Je n'ai pas le sentiment que le livre soit sur le point de disparaître. Il n'y a qu'à voir tout ce qui se publie aujourd'hui.

Contrairement peut-être aux journaux, j'ai l'impression que le livre, s'il devait mourir, ce serait vraiment de mort lente.

T. S. : Je pense qu'effectivement on a mille fois annoncé sa mort, mais ce n'est pas encore fait, parce que, comme dit Jean-Bernard, il y a tout l'aspect physique du livre.

Il y a des choses qu'on ne peut pas traduire, par exemple l'épaisseur du livre qui raconte à sa manière l'avancée du récit, une indication cruciale qui disparaît sous format digital.

Je crains surtout que le livre ne devienne un objet de luxe ou un objet de niche.

Jean-Bernard Vuillème

La Tour intérieure

« L'horreur s'était dressée au grand jour
sans éveiller le moindre esprit critique. »

Éditions d'en bas

« La Tour intérieure », Jean-Bernard Vuillème, Edition d'en bas, 112 pages.

« La Tour intérieure » : une dystopie d'actualité

Le pitch ? En visite chez son cousin Phil, le narrateur aperçoit, en survolant une ville géante, un étrange complexe immobilier : une tour dans une tour.

La « Tour intérieure » a été voulue par un promoteur misanthrope – on ne parlait pas de Trump en 1979 – et conçue par un architecte sadique.

« Ces personnages sont posés là comme deux effigies du mal, sans profil psychologique », dit Jean-Bernard Vuillème.

« Les habitants de la tour intérieure sont privés de tout horizon, contrairement aux locataires de la tour extérieure. Dans un premier temps, ces derniers ne savent pas que des gens vivent enfermés derrière leur dos ».

Ce roman dystopique n'a rien perdu de son pouvoir interpellant.

La nouvelle édition est enrichie d'une préface de Claude Darbellay et d'une introduction de l'auteur évoquant les tribulations qui avaient précédé sa publication en 1979.

« Ma sœur est symphonique » : humour décapant

Martin, juriste en fin de stage au ministère public, aspire à passer du temps avec sa nouvelle compagne.

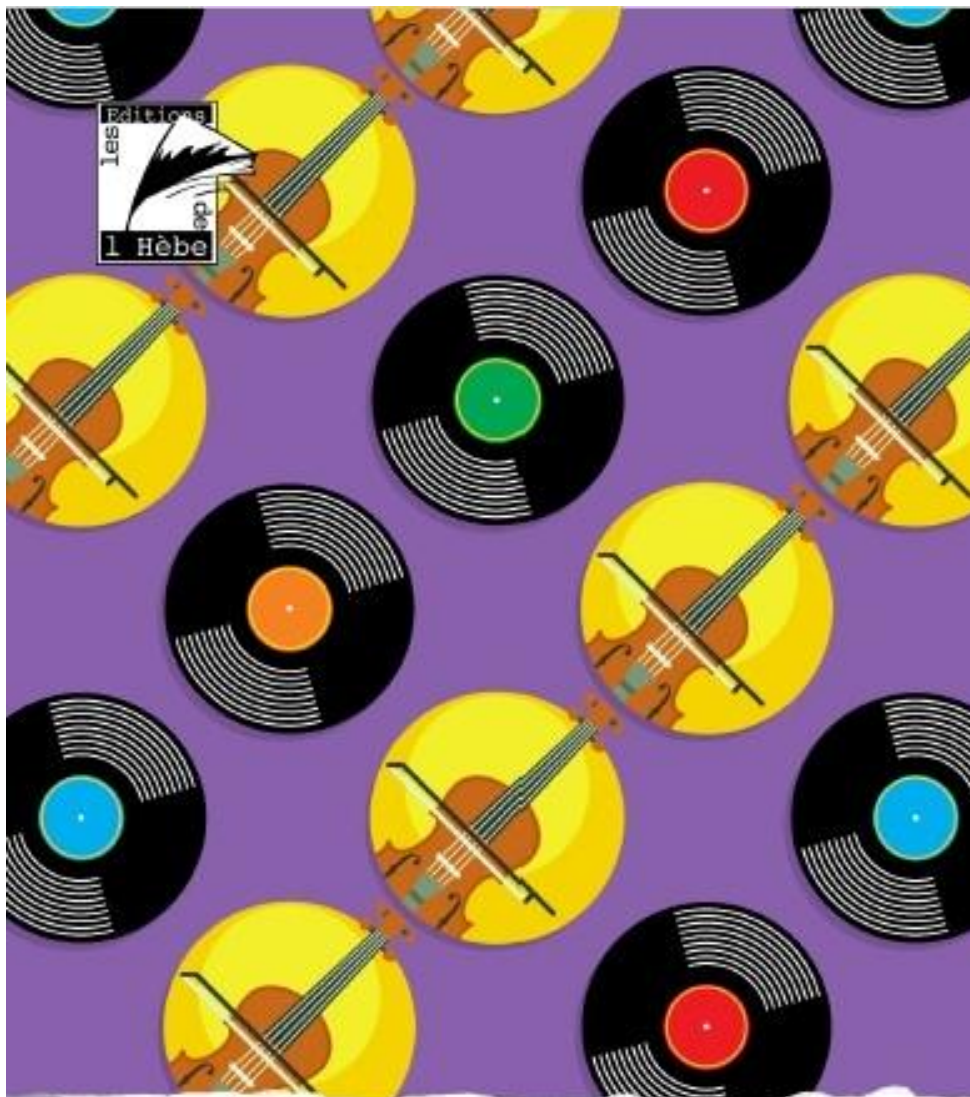
C'est sans compter sa sœur, Soline, dont l'immaturation et le besoin de reconnaissance sont source d'imbroglios qui l'impliquent malgré lui.

Dernière surprise en date, Soline a, contre toute logique, rejoint l'équipe de l'orchestre symphonique régional. Celle-ci va égarer un violon inestimable.

Loyal, Martin est bousculé et entraîné dans des péripéties presque incroyables.

Suite indépendante de « Ma sœur se lance dans la chanson », on retrouve dans cet opus l'humour décapant de l'auteur.

« Il y a quelques années, j'écrivais des livres plutôt graves », relève Thomas Sandoz. « On connaît des acteurs qui ont eu une carrière dans la comédie, et puis qui, tout à coup, se lancent dans des rôles dramatiques. Moi, je fais le chemin inverse. »



roman

Ma sœur est symphonique

Thomas Sandoz

« *Ma sœur est symphonique* », Thomas Sandoz, Edition de l'Hèbe, 288 pages.